



HAL
open science

In memoriam André Lévy

Pierre Kaser

► **To cite this version:**

| Pierre Kaser. In memoriam André Lévy. *Études Chinoises*, 2018, 37 (1), pp.9-23. hal-01995722

HAL Id: hal-01995722

<https://hal.science/hal-01995722v1>

Submitted on 13 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

In memoriam André Lévy

Pierre Kaser

Citer ce document / Cite this document :

Kaser Pierre. In memoriam André Lévy. In: Études chinoises, vol. 37, n°1,2018. pp. 9-23;

https://www.persee.fr/doc/etchi_0755-5857_2018_num_37_1_1617;

Ressources associées :

André Lévy

Fichier pdf généré le 11/03/2024

Pierre KASER

In memoriam André Lévy

Il est aussi difficile que douloureux de retracer la vie et le parcours de quelqu'un qui a énormément compté pour soi. C'est encore plus délicat, lorsque celui à qui on rend hommage laisse une œuvre colossale.

C'est le cas d'André Lévy qui nous a quittés le 3 octobre 2017 à l'âge de 91 ans. Dire qu'il fut un sinologue de premier plan et un traducteur d'exception ne suffit pas pour rendre compte d'une existence aussi riche et remplie que la sienne ; ce fut également un enseignant exigeant, un humaniste généreux, un polyglotte curieux, un maître bienveillant... Chacun de ceux qui l'ont fréquenté ou croisé aura sa vision du savant à l'humour piquant dont la voix est irremplaçable.

Né le 24 novembre 1925 à Tianjin 天津, il a passé une grande partie de sa vie en Asie, mais c'est en France, et surtout à Bordeaux et Paris qu'il a laissé, par ses activités et ses travaux, la plus grande empreinte. Pour retracer le plus fidèlement possible son parcours, je vais commencer par reprendre, sans en omettre un, ses propres mots toujours si finement choisis, en me contentant d'ajouter entre crochets les informations qu'il n'avait pas senti nécessaires de faire apparaître dans les CV qu'il lui arrivait de devoir produire :

« L'intérêt pour la Chine d'André Lévy s'était éveillé au cours des études primaires menées [de 1932 à 1937] à l'école municipale de la concession française de Tientsin (Tianjin 天津) [où ses parents tenaient une bijouterie-horlogerie. Dans l'incapacité de poursuivre des études sur place, il rentra en France en 1937 à l'âge de douze ans pour y suivre des études secondaires, de 1937 à 1939, au lycée Hoche de Versailles, puis de 1939 à 1942, au lycée Mandel (Pétain à partir de 1941) à Marseille. Ce sera à la Faculté des lettres d'Aix-Marseille qu'il obtiendra en 1942 la première partie d'un baccalauréat qu'il

poursuivra à la Faculté des lettres de Clermont]. *Après avoir passé un baccalauréat de philosophie-lettres à l'époque de l'occupation et après avoir été invité à construire le mur de l'Atlantique, il est ressorti des maquis d'Auvergne [engagé volontaire dans les Forces Françaises de l'Intérieur (Maquis Stéphane, Troisième compagnie au Mont-Mouchet. Zone de guérille N° 4, de mars à novembre 1944, ce qui lui vaudra de recevoir en 1945 la Médaille de bronze, engagé volontaire dans les F.F.I.] pour aller s'inscrire aux Langues'O où il obtint les diplômes de chinois [en juin 1947] et de hindi [en juin 1949], tout en suivant des études indiennes de sanskrit à la Sorbonne qui, moyennant divers autres certificats [de Littérature et civilisation américaines, de civilisation chinoise, d'Études indiennes, et d'Histoire des religions], lui décerna une licence de lettres [en juillet 1952]. À l'issue de séjours successifs, deux ans chaque fois, en Inde [en qualité de lecteur de français à l'Université de Lucknom, Uttar pradesh] et à Ceylan [où il est lecteur de français à l'université de Ceylan, Kandy], il était admis au CNRS où il devenait [stagiaire de 1955 à 1956, puis] attaché [de 1956 à 1957]. C'est alors, en 1958, qu'il fut sollicité de prendre l'intérim de la direction de ce qui restait aux mains de l'EFEO à Hanoï, à la suite de négociations auxquelles la partie française refusa d'apposer sa signature sous la pression de Saïgon. La direction de l'EFEO décida alors la fermeture de l'établissement de Hanoï qu'il fallut liquider tant bien que mal. En mission au Japon [de 1960 à 1966], André Lévy s'installa à Kyôto dont l'université était renommée pour les études de littérature chinoise et qui disposait de l'une des meilleures bibliothèques du Japon au Jimbun kagaku kenkyûsho [人文科學研究所]. André Lévy avait en fait découvert l'intérêt de la littérature romanesque ancienne en langue parlée à Hanoï où subsistaient des librairies chinoises. Il put ainsi compléter son étude sur un auteur du XVII^e siècle pour un diplôme destiné à l'EHESS de Paris, puis élargir sa documentation en vue d'un travail de plus grande ampleur qui nourrirait sa thèse de doctorat d'État soutenue au début de 1974 sur le conte en langue parlée du XVII^e siècle, *Vogue et déclin d'un genre narratif* [dirigée par Jacques Gernet (1921-2018) et qui lui valut de recevoir le Prix Giles en 1976]. En 1966, il quittait Kyôto pour Hong Kong [où il resta jusqu'en 1969], toujours membre contractuel de l'EFEO dont les statuts n'avaient pas encore été votés. En 1969, il lui fut demandé de remplir la vacance d'un poste de professeur à l'université de Bordeaux. Il y occupa dès lors la charge de la direction des études chinoises jusqu'à son départ à la retraite en 1994 [soit pendant presque un quart de siècle], sauf entre 1981 et 1984 où il passe à la direction de l'unité de l'Asie Orientale à l'université de Paris 7 ; il a été professeur émérite à l'Université de Bordeaux 3*

Michel de Montaigne jusqu'en 2002. Fait Chevalier dans l'ordre des Palmes académiques en 1991, et devint Commandeur dans l'ordre des Arts et des lettres l'année suivante]. *La grande partie de ses travaux et publications, de recherche et de vulgarisation, se rapporte à la littérature chinoise dite pré-moderne, une quinzaine de livres, une cinquantaine d'articles, des centaines de notices et recensions.*

Cette évaluation quantitative finale, vraisemblablement établie en 1998, est assez proche d'une vérité encore plus écrasante. Un regard attentif et actualisé sur la bibliographie d'André Lévy [voir *infra*] montre en effet l'intense activité du chercheur-traducteur ; elle couvre les années 1958 à 2007, soit un demi-siècle à se pencher principalement sur un pan alors négligé de la création littéraire chinoise, à en révéler des aspects encore inconnus, à en débattre à travers une activité de critique intense, et à le défricher toujours dans des études qui font dorénavant date et à travers des traductions devenues de référence, sans pourtant jamais se priver de sortir, selon une fantaisie toute personnelle, d'un chemin sur lequel il avait avancé en pionnier dans l'indifférence et l'incompréhension de la plupart de ses contemporains.

Le sinologue défricheur de nouveaux territoires

Chercheur à la formation intellectuelle et sinologique classiques solides, renforcée par une maîtrise du japonais et du sanskrit, André Lévy est toujours resté à l'écoute des travaux de ses collègues du monde entier ce que confirment, entre autres, quelque 55 comptes rendus publiés à partir de 1958 dans les meilleures revues sinologiques françaises et anglo-saxonnes du *T'oung Pao* au *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, de *Chinese Literature : Essays, Articles, Reviews* au *Harvard Journal of Asiatic Studies*, sans oublier *Études chinoises*, et quelque 136 notices bibliographiques pour la *Revue bibliographique de sinologie* dont une partie importante consacrée aux travaux de sinologues japonais (particulièrement entre 1958 et 1970), allemands et russes, dont ceux de Boris Riftin (1932-2012). Il y porte des appréciations personnelles d'un grand intérêt, présentées parfois avec beaucoup d'humour et y engage des débats avec les grands spécialistes du roman de sa génération tels David Tod Roy (1933-2016) ou Patrick Hanan (1927-2014). Mais, force est de constater qu'il porta également une grande

attention aux travaux de plus jeunes chercheurs et notamment à ceux nés après la guerre comme Andrew Plaks (1945-), Wilt Idema (1944-), ou encore Vibeke Børdahl (1945-) laquelle lui dédiera *The Interplay of the Oral and the Written in the Chinese Popular Literature* (NIAS, 2010) dans lequel il signa un de ses derniers articles publiés. Il offrait ce « *Jin Ping Mei and the Art of Storytelling* » (p. 13-29) comme un « *appetizer* » à l'ouvrage, mais on peut y voir aussi une sorte de synthèse de tous les sujets qu'il eut à affronter quand il s'attaqua au roman ancien en langue vulgaire et à ses origines. Il vient presque clore une riche production savante, beaucoup lue, commentée et traduite, qui se diffusa pour partie dans les revues sinologiques du monde entier. Elle est pour un tiers consacrée à des sujets littéraires ou para-littéraires, et pour le reste, soit une trentaine d'articles auxquels il faut ajouter une douzaine d'articles supplémentaires tôt réunis dans un volume d'*Études sur le conte et le roman chinois* et qui fut publié par l'EFEO en 1971, consacrée à son sujet de prédilection. Ces travaux ont balisé pendant longtemps la recherche sur le sujet, ouvrant maintes perspectives qui ne sont pas toutes encore épuisées.

Cet ensemble conséquent s'enrichit de quelque 80 notices publiées dans des ouvrages encyclopédiques comme *The Indiana Companion to Traditional Chinese Literature* de William H. Nienhauser (1986 et 1998) lequel traduira en 2007 son « Que sais-je ? » sur *La littérature chinoise ancienne* (PUF, 1991) sous le titre de *Chinese Literature, Ancient and Classical* (Bloomington-Indianapolis : Indiana University Press, 2007), mais aussi l'*Encyclopedia of Erotic Literature* de Gaëtan Brulotte (Routledge, 2006), l'*Encyclopædia Universalis*, et également le *Dictionnaire universel des littératures* de Béatrice Didier (1994) dont il supervisa la partie chinoise qui deviendra, sous sa direction, le *Dictionnaire de littérature chinoise* (PUF, 2000) dans lequel il signa pas moins de 58 notices lesquelles montrent l'étendue de sa curiosité pour le champ littéraire chinois.

Complétons ce tableau avec une poignée d'introductions et de préfaces parfois très denses comme celle des *Pèlerins bouddhistes de la Chine aux Indes* (Lattès, 1995) ouvrage qui reprend des traductions historiques de textes de moines voyageurs de différentes époques, et dans laquelle il rend hommage à Paul Demiéville (1894-1979) dont il avait suivi les cours et à qui il dédiera son *Fleur en Fiole d'Or*. On peut aussi envisager les présentations (introductions ou préfaces) qu'il

donna à ses propres traductions, et pas seulement celles publiées à la « Bibliothèque de La Pléiade », comme des articles à part entière, des quasi-études ; certaines (plus d'une douzaine) constituant souvent le texte critique le plus développé en français sur l'œuvre en question.

Mais le travail sans aucun doute le plus consulté d'André Lévy est celui qu'il a entrepris seul dix ans au moins avant de l'inscrire dans les travaux de l'équipe de recherche « Études littéraires et historiques chinoises » n° 586 du CNRS. Il est vrai que le projet était tellement colossal qu'il ne pouvait s'envisager comme un travail personnel. Il s'agissait de fournir les résumés critiques de quelque 360 contes du genre *huaben* qui étaient alors accessibles. Ainsi fut lancée une entreprise qui n'a pas encore atteint son objectif final, lequel semble s'éloigner au fur et à mesure de l'accessibilité de nouveaux recueils de contes anciens.

Maître d'œuvre et concepteur de cet *Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire* (*Huaben zongmu tiyao* 話本總目提要), André Lévy en signa seul les deux premiers volumes (soit un total de plus de 800 pages), volumes qui furent respectivement publiés en 1978 et en 1979 par l'Institut des hautes études chinoises. Il faudra attendre 1981 pour voir sortir le troisième, et encore dix ans, 1991, pour le quatrième. Signataire de respectivement 3 et 12 notices dans cette poursuite collective qui impliqua jusqu'à vingt collaborateurs différents, le travail lui échappa et subit les conséquences des différents changements de direction et de configuration de l'équipe, devenue l'URA 1067 du CNRS ; un volume 5 sortira encore en 2005 sans faire apparaître son nom sur la couverture et annonçant même un volume « en préparation ». On nous accordera qu'il serait souhaitable que l'aventure puisse être poursuivie et menée à son terme tant elle présente un intérêt majeur pour la connaissance de la société qui a vu naître et se développer ce genre si particulier et attachant de la littérature de divertissement chinoise dont André Lévy a si bien analysé et décrit la valeur tant documentaire que littéraire dans des travaux pionniers.

Ce ne serait pas lui retirer de sa valeur que de dire que l'*Inventaire* est une sorte d'excroissance du travail entrepris par André Lévy de nombreuses années en amont, pour la collecte de matériaux qui devait lui permettre la rédaction d'une somme qu'on connaît sous le titre de *Le conte en langue vulgaire du XVII^e siècle*, version imprimée en 1981 (Collège de France-IHEC) d'une thèse d'État soutenue le 11 janvier

1974. Elle précédait de quelques années, non seulement *The Chinese Vernacular Story* (Harvard University Press, 1981) de Patrick Hanan, mais aussi le *Huaben xiaoshuo gailun* 話本小說概論 (Zhonghua shuju, 1980), l'œuvre maîtresse de Hu Shiyong 胡士瑩 (1901-1979). Cette synthèse était donc véritablement pionnière et, est-il besoin d'ajouter, magistrale. Elle fournissait à partir d'une masse considérable de matériaux, une appréciation globale d'un genre dont les contours étaient encore flous, et donnait une lecture dynamique de son histoire, ce qui fait regretter la disparition de son sous-titre — « Vogue et déclin d'un genre narratif de la littérature chinoise » — dans une édition longtemps différée et qui a, malheureusement, manqué de soin. De fait, il s'agit là de la matrice d'une œuvre qui se déploya également en direction de la traduction.

Le traducteur infatigable

Historien de vocation inspiré par Étienne Balazs (1905-1985), il fut au départ d'avantage intéressé par « les connaissances que les contes pouvaient apporter sur la société chinoise de cette époque ». Mais, de son aveu, il se laissa « prendre par le côté esthétique, par l'art littéraire ». De fait, il n'avait jamais dissocié l'étude des sources et l'examen de la matière documentaire des œuvres littéraires, de la traduction. Très tôt, il traduisit les contes qu'il étudiait. Qui plus est, il les traduisit comme des œuvres littéraires et non comme de simples documents sociologiques ou historiques. Car celui qui confessa plus tard sa « passion de la traduction » mania à merveille la langue qui sied, non seulement à ces quasi miniatures, mais autant aux mastodontes que sont les chefs-d'œuvre du genre qu'il affronta plus tard.

Connu essentiellement comme un spécialiste de cette littérature supposée légère car usant de la langue parlée, il n'en a pas pour autant négligé le versant classique de la production littéraire chinoise ancienne, ni celui de la littérature du xx^e siècle, même si il n'y vint que tardivement, en deux fournées et, comme il l'indiqua, « par accident ».

À l'occasion de voyages à Taiwan, il traduisit pour la collection « Lettres d'Extrême-Orient » dirigée par Alan Peyraube chez Flammarion deux œuvres de Bai Xianyong 白先勇 — *Niezi* 孽子 (*Garçons de cristal*, 1995), puis *Taipei ren* 臺北人 (*Gens de Taipei*, 1997)

—, mais aussi *Banggui* 幫規 de Li Xiao 李曉, rebaptisé *Shanghai Triad* par l'éditeur (Flammarion, 1995), pour profiter de l'effet d'appel causé par la sortie de l'adaptation cinématographique de Zhang Yimou 張藝謀. Si l'on excepte ce titre et une commande des Éditions Bleu de Chine pour un curieux *Filles-Dragons* (*Wuya* 烏鴉) de Jiudan 九丹 (pseudonyme de Zhu Ziping 朱子屏), il n'aura véritablement rendu hommage qu'à la production taïwanaise contemporaine en s'attachant également à deux textes de Li Ang 李昂 : un roman d'abord, *Le jardin des égarements* (*Miyuan* 迷園) pour les Éditions Philippe Picquier en 2003, et une nouvelle enfin — « Pour un bol de nouilles au bœuf » (« Niurou mian » 牛肉麵) — pour la revue du groupe Alibis dirigé par Annie Curien, laquelle réunit le 15 décembre 2003 à Paris le traducteur et son auteur lors d'un débat filmé.

De la même manière, les autres incartades d'André Lévy à son genre de prédilection sont le fruit de sollicitations, parfois pressantes, mais aussi d'une insatiable curiosité, voir d'un goût du risque, en tous les cas de la volonté de proposer du nouveau. Ceci le conduisit vers des sujets inattendus comme cette collection de *Nouvelles lettres édifiantes et curieuses d'Extrême-Occident par des voyageurs lettrés chinois à la Belle Époque, 1866-1906*, qu'il publia chez Seghers, en 1986, dix ans avant *Les pèlerins bouddhistes de la Chine aux Indes*, chez Jean-Claude Lattès (1995) qui en fait le pendant, mais sans nouvelle traduction.

On retrouve encore ce besoin de surprendre avec *Cent poèmes d'amour de la Chine ancienne*, pris entre le *Shijing* 詩經 et les chansons populaires des Ming et des Qing, ou encore *Le Sublime discours de la Fille Candide. Manuel d'érotologie chinoise*, traduction du *Sunnü miaolun* 素女妙論 (1566), qu'il offrit, respectivement en 1997 et en 2000, à la collection « Le pavillon des corps curieux » (Éditions Philippe Picquier) de son ami Jacques Cotin. Ces deux titres présentés avec beaucoup de finesse sortirent entre un Confucius demandé par les Éditions Garnier Flammarion qui voulaient leur version des propos du Sage chinois (Confucius, *Entretiens avec ses disciples*, 1994) et un Mencius qui vit d'abord le jour en 2003 chez You Feng, avant d'enrichir la « Petite bibliothèque » de Payot & Rivages (2008). S'il dit avoir beaucoup hésité pour sortir de son domaine de spécialité, André Lévy se laissa finalement tenter à « proposer quelques solutions nouvelles », et dans les deux cas, à « rajeunir » les deux textes dont le second n'avait jamais été retraduit en français depuis 1895 par Séraphin Couvreur (1835-1919).

Mais c'est naturellement dans le domaine du conte et du roman en vernaculaire des Ming qu'André Lévy apporta une contribution inégalée, en nombre et en qualité.

Contes anciens en langue vulgaire

On peut dégager une première vague de traductions entre 1961 et 1981, qui s'attachent à des contes du début de la vogue du *huaben* et qu'on peut résumer à l'ensemble connu sous l'appellation de *San Yan Er Pai* 三言二拍, soit aux cinq recueils publiés par Feng Menglong 馮夢龍 (1574-1646) et Ling Mengchu 凌濛初 (1580-1644) entre 1620 et 1632 et à leurs prédécesseurs, dont le *Qingping shantang huaben* 清平山堂話本 que Jacques Dars (1937-2010) ne rendra dans son intégralité qu'en 1987 (*Contes de la montagne sereine*. Paris : Gallimard, collection « Connaissance de l'Orient », n° 60, 1987, XX-554 p.).

Cinq traductions parurent individuellement ou attachées à des articles savants entre 1967 et 1969, mais comme celles réunies en recueils, elles datent du début des années 60. C'est ce qu'indiquent les introductions de *L'Amour de la Renarde. Marchands et lettrés de la vieille Chine. Douze contes du XVII^e siècle* de Ling Mengchu paru en 1970 et de *L'Antre aux fantômes des collines de l'Ouest. Sept contes chinois anciens (XII^e - XIV^e siècle)* paru en 1972, respectivement datées de 1961 et 1963.

Dans ces deux premiers jalons, lesquels avaient reçu la double estampe de la collection Unesco des œuvres représentatives et de la collection « Connaissance de l'Orient » créée par Étienne (1909-2002) chez Gallimard en 1956, comme dans celui qui, en 1981, livrera neuf contes de la veine des cas judiciaires chers à Feng Menglong (*Sept victimes pour un oiseau et autres histoires policières*. Paris : Flammarion, coll. « Aspects de l'Asie »), André Lévy ne se contentait pas de rendre de manière piquante et intégrale des textes habilement choisis dans un corpus de quelque 200 contes, mais il les livrait accompagnés de notes, d'analyses, et surtout de leur paratexte initial. Avec les présentations adéquates, les lecteurs de bonne volonté avaient enfin la chance de découvrir le genre tel qu'il se dégustait à la fin des Ming dans les beaux et rares imprimés qui nous en avaient conservé la trace.

De 1996 à 1999, André Lévy reviendra à ce genre mais pour s'attacher à des recueils coquins de la fin des Ming afin d'alimenter la

collection de textes érotiques de Jacques Cotin chez Picquier. Il finira de traduire des recueils déjà abordés par Rainier Lanselle dans *Le Poisson de jade et l'épingle au phénix. Douze contes chinois du XVII^e siècle*, anthologie thématique qu'il avait du reste préfacée à l'époque de sa parution chez Gallimard en 1987 (p. 7-11), à savoir *Yipianqing* 一片情 (*Tout pour l'amour*, 1996) et *Huanxi yuanjia* 歡喜冤家 (*Amour et Rancune*), livré en deux volumes (1997 et 1999). Pour le Mercure de France, il signa, en 1997, la première traduction tirée du *Bian'er zhai* 弁而釵 (*Épingle de femme sous le bonnet viril*), recueil entièrement consacré aux amours homosexuels, mais, dont il ne rendit que le premier récit, malheureusement, à partir d'une édition défectueuse. Ainsi ce seront au total 66 contes qui auront été révélés par André Lévy au cours d'un peu plus de trois décennies.

Deux des Quatre grands romans extraordinaires

Lorsqu'au mois de mai 1985, la Bibliothèque de La Pléiade livra sous un beau coffret rouge bardé des caractères *Jin Ping Mei cihua* 金瓶梅詞話, ses numéros 320 et 321, de respectivement 1272 et 1483 pages, la critique fit ses choux gras de la performance réalisée par André Lévy : celle d'avoir traduit ce monument de la littérature chinoise en l'espace de « seulement » sept années, soit une année de moins qu'il n'en avait fallu à Jacques Dars pour venir à bout du *Shuihu zhuan* 水滸傳 sorti dans la même collection en 1978. Cela tient sans doute à la préface enthousiaste d'Étiemble qui y rappelait, non seulement les contraintes de l'exercice, mais aussi les circonstances dans lesquelles il avait trouvé l'homme qui put donner enfin le *Jin Ping Mei*, chef-d'œuvre maudit dans l'horizon d'attente de la sinologue française depuis ses débuts avec Abel Rémusat (1788-1832). De savantes études se sont déjà penchées sur ce *Fleur en Fiole d'Or* qui ressort d'une attitude bien différente de la traduction à laquelle David Tod Roy consacra les 30 dernières années de sa vie¹. Mais disons que la traduction du plus

1. Voir notamment LI Shiwei 黎詩薇, « *Jin Ping Mei* 金瓶梅 au travers de l'étude historique et critique de ses traductions anglaises et françaises », thèse de doctorat soutenue à Aix-Marseille Université, 2016.

« extraordinaire » des Quatre grands livres extraordinaires (*Si da qi shu* 四大奇書) n'aura enfin touché son but qu'en 2004 en accédant au format de poche dans la collection « Folio » (n° 3997-3998), comme l'avait fait *Au bord de l'eau*, dix ans plus tôt (« Folio », n° 2954-2955).

Quoi qu'il en soit la traduction d'André Lévy prouve que *Jin Ping Mei* est bien « l'œuvre la plus novatrice du roman chinois ». Quand, en 1987, il l'affirme dans une défense enflammée du roman ancien parue dans les colonnes d'un numéro du *Magazine littéraire* entièrement consacré à la littérature chinoise², sa traduction du *Xiyouji* 西游記 qui sortira aussi à la Bibliothèque de La Pléiade, n'a pas encore trouvé son beau titre définitif : *La Pérégrination vers l'Ouest*. Il y confie justement son espoir de la livrer pour le « deux centième anniversaire de la Révolution française, si tant est que le singe puisse incarner l'aspiration à la liberté et le refus de la soumission aux autorités ». Un contretemps déplaça la publication à 1991 et fera croire qu'il fallut à André Lévy cinq ans pour arriver à bout de cet autre mastodonte, alors que la réalité ramènerait plutôt la performance à une durée de trois ans seulement ! Ce n'est pas que les exigences du traducteur aient été revues à la baisse. Bien au contraire. On retrouve là encore une attention sans faille au texte et à son environnement culturel, mais, comme il l'expliqua à plusieurs reprises, le fait que, mieux étudié, il présentait moins de résistance que *Jin Ping Mei* dont la mise à l'index l'avait privé jusqu'à il y a peu de l'attention des chercheurs chinois. Sans aucun doute serait-il heureux que ce chef-d'œuvre d'humour et de fantaisie puisse atteindre un public plus large en accédant au format de poche.

C'est surtout dans ce format populaire que l'apport d'André Lévy à la fiction des Tang sera connue avec deux volumes comprenant en tout douze récits représentatifs du genre.

2. « Les Quatre livres extraordinaires. Une plongée dans les romans-fleuves chinois du xv^e siècle, enfin livrés au lecteur français », *Magazine littéraire*, n° 242 (mai 1987), p. 35-39.

Le conte en langue classique

L'intérêt d'André Lévy pour le *chuanqi* 傳奇 des Tang n'est pas non plus surprenant tant le *xiaoshuo* 小說 en *baihua* 白話 ancien, comme le théâtre classique, s'en sont nourris. Un article de 1978³ affronte ce sujet, déjà abordé deux ans plus tôt dans « Pour un problématique chinoise de la nouvelle »⁴. Mais là, il s'agissait d'offrir aux lecteurs curieux de l'imaginaire chinois, de quoi combler un manque avec des traductions nouvelles.

L'approche thématique retenue ne manquait pas d'originalité et envisageait le projet comme un ensemble raisonné composé de deux douzaines de récits, respectivement autour des thèmes de l'amour et de la mort pour le premier (1992), et de l'extraordinaire et du fantastique, pour le second (1993)⁵. Il semble que l'idée de se livrer à de nouvelles traductions sur des récits pour la plupart déjà traduits ou adaptés en anglais, mais aussi, et souvent, en français, vient de l'accumulation de nouvelles publications qui pouvaient permettre un regard nouveau sur cette production, dont, notamment, une édition commentée réalisée à Taiwan par Wang Meng'ou 王夢鷗 (1983).

On retrouve là les grands récits du genre fétiche des lettrés des Tang comme le « Li Wa zhuan » 李娃傳 qui devient « Bébé Li », le « Renshi zhuan » 任氏傳, baptisé « Pauvre Renarde », ou encore le « Yingying zhuan » 鶯鶯傳 qui fait peau neuve sous le titre de « Folie de jeunesse », dans le premier volume ; le « Gujing ji » 古鏡記 (Miroir magique) ou encore le « Zhen zhong ji » 枕中記, « L'Oreiller magique » dont fera grand cas Tang Xianzu 湯顯祖, dans le second ; à chaque fois, les versions fournies, entourées de notes et de commentaires, sont empruntées d'une tonalité rafraîchissante⁶.

3. « À propos de la "vulgarisation" de la nouvelle des Tang », *Occasional Papers*, 1 de l'European association of Chinese Studies, av. 1978, p. 1-29

4. In *Revue de littérature comparée*, Vol. 200, N° 4, oct. déc. 1976, p. 376-388

5. *Histoires d'amour et de mort de la Chine ancienne. Chefs-d'œuvre de la nouvelle (Dynastie des Tang, 618-907). Premier volume.* Paris : Aubier, coll. « Domaine chinois », 1992, 244 p. et *Histoires extraordinaires et récits fantastiques. Chefs-d'œuvre de la nouvelle (Dynastie des Tang, 618-907). Deuxième volume.* Paris : Aubier, coll. « Domaine chinois », 1993, 210 p.

6. Qui n'eut pas l'heur de plaire à tous : voir Jean-François BILLETTER, « La tra-

Quoi qu'il en soit, les deux volumes connurent une édition de poche qui les rendit facilement accessibles. Ce n'est pas le cas de la traduction du *chuanqi* noté par Duan Chengshi 段成式 (ca. 803-863) dans son *Youyang zazu* 酉陽雜俎 (*Xuji* 續集, j. 1) identifié en 1947 par Arthur Waley comme étant la version chinoise de notre « Cendrillon », filiation qu'André Lévy remet en cause non sans avoir traduit le récit (*T'oung Pao*, vol. LXXXI, 1995, p. 154-157).

Le goût d'André Lévy pour les récits subtils conduisant le lecteur aux marges du réel, ou l'entraînant résolument dans un au-delà imaginaire, n'a jamais été aussi flagrant qu'à travers son dévouement à rendre accessible dans notre langue la totalité du chef-d'œuvre incontesté de ce registre de la fiction chinoise ancienne qu'est le *Liaozhai zhiyi* 聊齋誌異.

Dès la première livraison des récits de Pu Songling 蒲松齡 (1640-1715), André Lévy avait envisagé la publication de la première intégrale en langue française, allant plus loin que l'allemande déjà disponible depuis 1992, car intégrant les commentaires du Chroniqueur de l'Étrange. Ce premier ouvrage baptisé *Chroniques de l'étrange*, et qui verra le jour en 1996 aux Éditions Philippe Picquier, proposait déjà plus que ce que les précédentes et nombreuses approches avaient déjà révélé à travers des anthologies de bric et de broc. Il s'agissait en effet des deux premiers rouleaux de l'œuvre qui en compte douze, soit 82 des 494 récits de l'ensemble du recueil dans l'édition critique établie par Zhang Youhe 張友鶴 en 1962. Cette « traduction de haut intérêt » comme l'a qualifiée Li Jinjia 李金佳 dans sa savante étude sur la réception du *Liaozhai* en France⁷, connut en 1999 une édition de poche qui permit de faire attendre aux amateurs la sortie de l'intégrale annoncée. Celle-ci sortira en 2005, toujours sous le même titre et chez le même éditeur (après avoir été envisagée un temps chez un autre — la collection « Bouquins » chez Robert Laffont), sous la forme d'un élégant coffret réunissant deux beaux volumes richement illustrés. Malgré la grande attention accordée à la publication, notamment par Jacques

duction vue de près », in *Études sur Tchouang-tseu*. Paris : Allia, 2006, p. 81-119, repris dans *Trois essais sur la traduction*. Paris : Allia, 2014, p. 102-105

7. LI Jinjia *Le Liaozhai zhiyi en français (1880-2004). Études historique et critique des traductions*. Paris : You Feng, 2009, p. 75

Cotin, le monument ainsi rendu n'est pas sans présenter quelques « erreurs »⁸, mais ce ne sont là que des brouilles sans conséquence. Le monument est là, bien solide : on peut désormais et, pour longtemps, s'en délecter et plonger dans les 2000 pages nécessaires pour rendre un texte de près d'un million un quart de caractères, et découvrir une des œuvres les plus fascinantes de la période Qing.

On aurait pu croire qu'André Lévy se serait contenté de révéler la forme romanesque sous ses différentes variantes⁹, mais on le retrouva également dans un genre qui lui était très intimement associé : le théâtre classique.

Théâtre : deux chefs-d'œuvre de Tang Xianzu

Là encore, c'est un concours de circonstances qui conduisit André Lévy à affronter un des chefs-d'œuvre du genre le plus raffiné, et donc le plus ardu à traduire, de la littérature de divertissement, littérature à laquelle il avait consacré pas moins du tiers de son « Que sais-je ? » sur *La littérature chinoise ancienne et classique* (PUF, 1991, chapitre 4, p. 83-122).

Ce chef-d'œuvre n'est autre que le *Mudanting* 牡丹亭 qui devait être donné, pour son quatrième centenaire, dans le cadre du Festival d'automne à Paris en 1998, et pour lequel il n'existait pas encore de traduction intégrale. André Lévy releva donc le double défi de le traduire en l'espace de plusieurs mois et d'en fournir une version permettant aux spectateurs « d'appréhender le sens ». La pièce ne sera finalement donnée que l'année suivante, mais la traduction — *Le Pavillon aux pivoines* —, fut publiée aux Éditions Musica Falsa avec une introduction dans laquelle le traducteur rappelait les contraintes qui s'étaient imposées à lui en demandant, avec humour, au lecteur de « ne

8. Voir LI Jinjia, *op. cit.*, p. 371-382

9. Cette partie de l'œuvre d'André Lévy fait déjà l'objet d'études en République Populaire de Chine. Voir notamment CHEN Jiakun 陳嘉琨, « Lei Wei'an fayi Zhongguo gudai xiaoshuo yanjiu » 雷威安法譯中國古代小說研究, mémoire de master dirigé par M^{me} le professeur LIU Yunhong 劉云虹, Université de Nankin (Nanjing daxue 南京大學), 2018, 126 p.

pas tirer sur le pianiste ». On peut certes regretter que l'urgence nous ait privé d'une réalisation à la hauteur de l'œuvre, mais il n'empêche que la traduction permit au lectorat français de commencer à découvrir celui qu'on qualifie souvent de Shakespeare chinois.

On ne peut manquer d'imaginer une connivence intellectuelle entre André Lévy et Tang Xianzu 湯顯祖 (1550-1616), par ailleurs auteur supposé par D. T. Roy du *Jin Ping Mei* (« The Case for T'ang Hsien-tsu's Authorship of the *Jin Ping Mei* », *CLEAR*, 8, 1-2 (july 1986), p. 31-62), thèse à laquelle André Lévy n'a jamais adhéré. En 2007, la courageuse maison d'édition MF inscrivait à son catalogue une seconde pièce de Tang Xianzu : *L'Oreiller Magique*. Cette fois, la traduction du *Handan ji* 邯鄲記 se fit sans contrainte autre que de donner un texte lisible « sans note grâce à une version plutôt libre, dans un style souple adaptable au théâtre ». De fait, l'ouvrage se lit aussi comme un roman. On ne peut que regretter que l'amoureux des défis et des chefs-d'œuvre n'ait pu mener à bien le projet, un temps envisagé avec l'éditeur, de traduire les deux autres *chuanqi* de Tang Xianzu pour livrer l'ensemble des Quatre rêves de Linchuan (*Linchuan simeng* 臨川四夢). Qui maintenant pour finir le travail entamé ?

Un traducteur passionné

De son aveu, André Lévy préférait faire des traductions plutôt que d'en lire ou d'en parler. Il n'en reste pas moins qu'il en lut beaucoup et en parla fort bien ; de fait, il en parla à chaque fois que l'occasion s'en présentait¹⁰, avec humilité et beaucoup d'humour : « Puisque toutes les traductions des collègues sont toujours mauvaises ! » (2006, p. 9).

D'abord, notons qu'aucune des présentations qui accompagnent ses traductions, et pas seulement ses « deux Pléiade », ne manque d'aborder le sujet de la traduction en indiquant comment elle a été envisagée, à partir de quelle(s) source(s) elle a été réalisée, et si elle doit, ou non, quelque chose à celles qui l'ont précédé, fussent-elles en japonais, en

10. Voir notamment, « La passion de traduire », in *De l'un au multiple*, 1999, p. 161-172 ; « Lire le chinois... mais en français ! », *Taipei Aujourd'hui*, 2001, p. 20-23 ; « Entretien avec André Lévy », *TransLittérature*, n° 31, 2006, p. 3-11.

français ou dans d'autres langues occidentales. Rien, non plus, n'est caché de sa visée et du public qu'elle cherche à toucher, comme des contraintes qui se sont imposées au traducteur lorsqu'il la réalisait. On le sait gré d'avoir ainsi travaillé à découvert, qui plus est dans une optique « ouverte » conservant au texte final le maximum de pistes d'interprétations possibles inhérentes au texte source.

Mais, reprenons certains de ses avis, fruits d'une pratique intense, constante et surtout passionnelle de la traduction, voir obsessionnelle, car il en parla comme d'une « drogue » (1999, p. 170, p. 171 ; 2006, p. 10) ou comme d'un double plaisir, celui de « triturer la langue source » et celui de « torturer la langue cible » (1999, p. 171).

Il fut Bermanien en ceci qu'il était convaincu « qu'il faut laisser un peu du poison de la langue de départ dans la langue cible, [et] ne pas transformer le roman chinois en un roman français, [...] sans exagérer sa similitude » (2006, p. 10), et qu'il faut « lire le chinois, mais en français » (2001) ; que tout était question de « dosage », et qu'il fallait adapter sa stratégie au public visé, mais « souffrir l'absence de solution parfaite » (1999, p. 168), voir édicter comme principe « de ne pas figoler » car, pensait-il, « une traduction d'une haleine a plus de force qu'une traduction émietlée au fil des décennies » (2006, p. 6).

S'il ne s'étendit pas sur ce sujet, cela tient sans doute au fait qu'André Lévy était plutôt réservé sur la possibilité de transmettre « l'art de traduire », car « chacun innove, on apprend à traduire en traduisant. Le discours sur la traduction donne l'impression que la traduction est impossible. Donc mieux vaut en faire et ne pas trop en parler ! » (2006, p. 7). S'il savait aussi que « le rêve [...] de donner au destinataire l'impression de lire un texte en langue étrangère devenue magiquement transparente » est un but jamais atteint (1999, p. 164), cela ne l'empêcha pas de nous faire croire que c'était possible et de nous offrir des lectures et des manières de lire avec sa musique personnelle, attachante et stimulante. Une musique qui nous manquera longtemps.